

## Présentation

---

Volume 7, numéro 1, mai 1975

Science et structure sociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001593ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001593ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

(1975). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 7(1), 3–8.

<https://doi.org/10.7202/001593ar>

---

## Présentation

---

Ce n'est que tardivement, c'est-à-dire à la fin des années 1950 que les sociologues s'intéressent en plus grand nombre à l'étude de la science, remettant alors en question le monopole qu'ont acquis philosophes et historiens. Le projet d'une sociologie de la science peut apparaître à ce moment d'autant plus prétentieux que les sociologues n'occupent pas, dans le champ intellectuel et scientifique, une position très élevée et qu'ils sont souvent qualifiés de « non scientifiques ». D'ailleurs les membres des sciences « exactes », « pures » ou, selon l'expression de Price, « dures », et principalement ceux qui au sein de ces disciplines occupent des positions supérieures, ont d'autant moins intérêt à reconnaître, sans condition, une légitimité à la sociologie (de la science) que cette discipline constitue, pour eux, un « danger » en ce sens que l'analyse sociologique risque de dissiper le halo de mystère qui entoure la science et les scientifiques et de mettre à jour les diverses conditions sociales qui rendent possible toute production scientifique, même la plus pure. Mais, si les sociologues parviennent à vaincre cette résistance qui constitue le principal obstacle à une sociologie de la science, la raison n'en est pas seulement qu'ils ont l'appui d'autres intellectuels, qui comme Thomas Kuhn reconnaissent la possibilité et la nécessité d'une sociologie du fonctionnement interne de la « communauté scientifique » ; beaucoup plus déterminantes sont les transformations économiques et sociales qui marquent profondément le champ scientifique et qui modifient le rapport des différents groupes et classes sociales à

la science. L'augmentation considérable des budgets de recherche scientifique et l'accroissement corrélatif du nombre de chercheurs suscitent d'une part, chez des membres de différentes fractions de classes, principalement celles de la classe dominante, un intérêt plus vif pour la science et d'autre part entraînent une compétition plus intense entre des scientifiques de plus en plus nombreux pour l'accès aux postes supérieurs qui fournissent à leurs détenteurs un prestige et un pouvoir (symbolique et aussi, en autant que ce capital symbolique est convertible en d'autres capitaux, politique) beaucoup plus élevés qu'auparavant. L'on peut penser qu'à ce moment la sociologie de la science apparaît, à la fois à certains groupes ou fractions de classe qui craignent la « puissance » de la science et aux scientifiques qui soit sont jeunes, soit occupent des positions inférieures ou dominées dans le champ scientifique, comme un instrument privilégié pour mettre en question la légitimité même des scientifiques qui occupent, habituellement en raison de leurs « compétences », les positions supérieures. L'apparition de nouveaux sous-champs sociologiques est en fait la réponse non tant à de nouveaux « besoins » ou demandes sociales propres à l'ensemble d'une société qu'à l'intensification de la lutte entre groupes ou fractions de classe pour le contrôle monopoliste de nouveaux secteurs d'activités.

Compte tenu de la résistance des scientifiques qui tendent à accroître les conditions d'accès à la sociologie de la science — par exemple, en obligeant le sociologue de la science à être détenteur d'un titre scientifique — et aussi de l'opposition de certains sociologues qui souvent partagent une philosophie idéaliste du développement de la science et qui de plus craignent que la sociologie ne devienne elle-même objet d'une sociologie de la science<sup>1</sup>, les sociologues qui tentent de construire la science comme objet sociologique, non seulement y parviennent lentement mais aussi doivent souvent en payer le prix. C'est là, semble-t-il, un principe d'explication de nombreuses caractéristiques de la sociologie officielle de la science que dégage pour sa part Pierre Bourdieu dans son article : tendance à « enregistrer l'image triomphante que l'hagiographie scientifique produit et propage », constitution du champ scientifique comme champ d'exception, ignorance des phénomènes de ségrégation et de domination, etc. Tout se passe comme si la sociologie de la science n'était, principalement aux États-Unis, possible qu'à la condition de prendre seulement en compte les caractéristiques de structure et de fonctionnement du champ scientifique : loin d'être un indice de la « jeunesse » ou du faible développement de la sociologie de la science, le refus de considérer les facteurs sociaux externes à la « communauté scientifique » et de constituer comme objet d'analyse la structure des rapports entre la science et l'économie ou la politique apparaît plutôt comme une condition même de l'intégration de ce nouveau secteur ou sous-champ au sein de la sociologie et de son expansion.

L'objectif du présent numéro de *Sociologie et Sociétés* consacré à la science est précisément de relancer le débat en réunissant des articles qui prennent en compte plus ou moins explicitement des facteurs de développement de la science dits « externes » à la science elle-même ou à la « communauté scientifique ». La lecture de ces différents textes produits par des sociologues dont l'origine géogra-

---

1. Ce n'est donc pas un hasard si la sociologie de la sociologie est longtemps associée, aux États-Unis, à une critique de la sociologie dominante et qu'elle n'est que tardivement intégrée, dans le cadre des congrès de sociologie, à la sociologie de la science.

phique et l'orientation théorique sont très différentes, montre bien qu'il existe, au sujet même du qualificatif « externe » une grande ambiguïté. Pour certains qui tendent à réduire l'« externe » aux caractéristiques de structure sociale de la « communauté scientifique », l'externe s'oppose au contenu même de la science et englobe tout ce qui est « social » (Mullins). D'autres par ailleurs qualifient comme « externes » toutes les caractéristiques sociales (politiques, économiques, idéologiques, etc.), autres que celles qui concernent la structure et le fonctionnement même de la « communauté scientifique » : l'analyse sociologique de la science se convertit alors en une « sociologie politique de la science » (Blume). Cependant le débat relatif aux facteurs internes/externes n'est peut-être qu'un faux débat, et c'est la position que prend Bourdieu, puisque la distinction est elle-même artificielle et qu'elle ne permet pas de construire l'univers de la science comme un « champ social » et d'analyser la structure même des rapports entre ce champ et les champs politiques, économiques, religieux et intellectuels. D'un certain point de vue, l'analyse que propose Mullins apparaît dès lors « interniste » et laisse transparaître une conception de la science comme système social clos. Néanmoins, dans l'élaboration de son projet de recherche, celui-ci retient comme variable importante les caractéristiques sociales et scolaires des scientifiques, qui sont par ailleurs, soit par Bourdieu soit par Blume considérées comme des médiations par lesquelles s'infiltrèrent dans la « communauté scientifique », les déterminations sociales externes. De même, le texte d'Yves Lamarche sur la Société Royale du Canada peut sembler « interniste » puisqu'il se limite à une description du « membership » de cette société savante, mais c'est là ne pas voir, comme l'auteur le démontre lui-même, que cette Société est aussi le lieu et l'objet d'une confrontation entre scientifiques d'origines ethniques différentes.

La discussion relative à la distinction entre facteurs internes/externes laisse donc entrevoir qu'il y a parmi les sociologues de la science, une diversité d'orientations théoriques, l'étiquette « externiste » camouflant d'ailleurs tantôt une orientation structuro-fonctionnaliste tantôt une orientation marxiste. Mais cette multiplicité des points de vue n'est pas étonnante et correspond à l'éclatement actuel de la sociologie en différents groupes ou « écoles » ; mais si ceux-ci travaillent non seulement à formuler et parfois à formaliser leur théorie sociologique respective mais aussi à élaborer leur propre théorie du développement et du fonctionnement de la science c'est que la définition même de la science, qui ne peut plus ignorer les acquis de la sociologie, est un enjeu de la lutte dans laquelle ils se sont engagés pour imposer la valeur de leurs produits et leur propre autorité<sup>2</sup>.

Mentionnons encore qu'une autre préoccupation devait orienter la préparation de ce numéro. Au delà d'une identification des problèmes analytiques soulevés au sein de divers discours sociologiques par le traitement des facteurs dits externes à la science et à la communauté scientifique mais pertinents à leur développement, il fallait montrer comment le découpage de certains objets d'analyse pouvait ouvrir des perspectives nouvelles. Du moins les textes colligés servaient-ils, sans nécessai-

---

2. Cette tendance qui est d'élaborer, parallèlement à la formulation d'une théorie sociologique, une sociologie de la science est présente chez les fondateurs mêmes de la sociologie et fait l'objet, en ce qui concerne Durkheim et ses disciples, d'une analyse en préparation : Marcel Fournier et Louis Maheu, « La sociologie de la science dans l'œuvre de Durkheim et de ses disciples », à paraître.

rement offrir une démonstration rigoureuse et activée des propositions analytiques, à nourrir et stimuler la réflexion et l'imagination sociologiques autour de thèmes aptes à ouvrir la sociologie de la science aux rapports de cette dernière avec diverses régions d'une structure sociale.

La sociologie de la science traitant des populations de scientifiques les recrute le plus souvent en milieu universitaire sans donner à cette insertion institutionnelle un traitement suffisamment conséquent. Bien sûr, on peut alors hiérarchiser les universités ou les départements universitaires les uns par rapport aux autres. Mais comment est-il fait état du système de fonctions qui lie une telle institution aux autres régions d'une structure sociale. Les propositions formulées par P. Bourdieu ont le mérite d'indiquer précisément sur ce point les voies d'un possible débordement d'une sociologie de la science traditionnellement trop imperméable à l'impact d'un tel facteur sur le développement de la science. Et pourtant les fonctions sociales assumées par le système universitaire dans une structure sociale donnée peuvent freiner ou au contraire favoriser la production scientifique et son rythme inégal de développement d'un sous-champ disciplinaire à un autre.

Beaucoup de travaux ont déjà traité de certains liens entre l'État, les gouvernements et la science. La littérature à cet égard aussi bien en sociologie qu'en sciences politiques est somme toute considérable. Par contre, rarement a-t-on à notre connaissance tenté d'illustrer comment le développement de certaines disciplines, des travaux qui s'y font et des paradigmes qui s'y structurent pouvait être marqué, comme le suggère M. Pollack, par les rapports que ces disciplines entretiennent avec des appareils du champ politico-administratif. De même quand S. S. Blume s'attaque à la fausse autonomie d'une science rendue pour les fins de modèles d'analyse tout à fait insensible à son immersion sociale, il soutiendra que les gratifications politico-administratives obtenues par certains scientifiques s'imposent à la stratification sociale caractéristique d'un champ scientifique et conditionnent son fonctionnement. Bref, le phénomène plus global de la « politisation » de l'activité scientifique et des intérêts professionnels des scientifiques constitue un environnement de l'activité scientifique dont l'impact intégré au champ scientifique lui-même doit être retraduit par ce dernier selon sa logique propre de fonctionnement.

Il est encore une perspective d'analyse qui nous est apparue beaucoup trop absente des voies royales de la sociologie de la science. Beaucoup de travaux ont déjà établi combien peu de scientifiques nord-américains se mêlent aux intellectuels. Ce dossier nous apparaît mériter une attention nouvelle et accrue : les fonctions et rôles intellectuels sont-ils vraiment parallèles à toute l'activité scientifique ? Et si ces écarts étaient davantage dus à des découpages et à des constructions d'objets d'analyse trop souvent impropres à développer une approche suffisamment rigoureuse des interrelations entre les fonctions intellectuelles, le fonctionnement et la structuration du champ scientifique ? Les multiples rapprochements que l'on pourra faire entre certaines conclusions et propositions du travail de S. M. Lipset et A. Basu présenté ici et les textes regroupés par ailleurs dans ce numéro sous-tendent notre conviction que la sociologie traditionnelle de la science aurait tout à gagner du bouleversement provoqué en son sein par une systématique interpénétration des sociologies de la science et des intellectuels. Enfin, ne faut-il pas regretter que la sociologie se soit trop souvent arrêtée à des champs scientifiques bien

développés, « institutionnalisés » et partant capables d'affirmer leur autonomie « par l'apparence d'une indépendance » envers les demandes externes ? Pareille interrogation, formalisée dans un texte d'A. Germain, Y. Lamarche et nous-mêmes, devrait susciter des recherches sur la production scientifique d'un champ moins institutionnalisé et notamment sur la production scientifique québécoise. Quand peu de postes scientifiques sont accessibles aux chercheurs, quand peu d'instances de consécration peuvent légitimer leurs travaux, quand au surplus, comme le manifeste le texte d'Yves Lamarche, ces instances n'échappent pas aux caractéristiques et aux effets secondaires d'une division ethnique d'un travail scientifique ne doit-on pas dans ce cas plus que pour tout autre champ scientifique concevoir une analyse attentive aux rapports de la science avec les autres régions d'une structure sociale ? Dès lors, les fonctions sociales d'un système universitaire donné, les interrelations entre les champs scientifiques et les activités politico-administratives de l'État, la participation des intellectuels et des scientifiques à des mouvements sociaux tels les mouvements nationalistes pourraient guider l'analyse et l'amener à dégager comment la structuration et le fonctionnement d'un champ scientifique en voie de développement s'accomodent de ces sollicitations extérieures.

L'état des travaux en sociologie de la science tant au Québec qu'en d'autres situations nationales caractérisées par des champs scientifiques moins développés et institutionnalisés ne permettait pas d'utiliser ce numéro à jauger et pondérer le bien-fondé de ces dernières hypothèses relatives à de tels champs scientifiques. L'essentiel pour nous était de regrouper des textes aptes à présenter des voies et des stratégies de recherche, déjà pratiquées ou encore en processus d'élaboration et de systématisation, ouvertes à l'étude des facteurs dits externes soit à l'activité scientifique elle-même soit au champ scientifique.